

Compte rendu #24 Groupe de lecteurs (27 mars 2019)

Merci à Denise, Jacqueline, Janina, Fabien, Michel, France, Michèle, Paul, Georges, Christian, Michel, Romain, Jérôme et Justine pour leur participation à cette séance.

Introduction à la rencontre

Pour cette 24^{ème} rencontre, la thématique de la soirée était liée à l'exposition qui se trouve dans l'espace rencontre de la Bibliothèque George Orwell, autrement dit la « poésie insoumise ». Les Citoyen.ne.s nous ont présenté des ouvrages qui les ont touché.e.s.

Exposition « Poésie Insoumise » (11 mars – 28 avril)



Dans le cadre du projet Bibliothèque Insoumise, la Bibliothèque George Orwell des Territoires de la Mémoire vous propose une exposition sur la Poésie Insoumise. Qu'est-ce donc ? Des pistes d'éclaircissement :

« La poésie, c'est créer, c'est faire. Elle exprime la vision du monde du poète qui est en chacun de nous. Création artistique, façon d'habiter pleinement et humainement, recherche de la beauté, enjoliveur du réel et arme de combat, la poésie est sans doute tout et plus à la fois. Elle est aussi démocratique, elle peut être par tous et pour tous, originale, modeste, maladroite, du quotidien, dans l'image, dans le mot, dans le regard ou dans l'action, elle est à la portée de chacun d'entre nous.

La poésie insoumise est l'expression cinglante d'une désobéissance à un acte, à un événement, à un « quelque chose » qui nous indigne, nous nie, nous met en rage, elle est la marque d'une volonté de changer la société.

Lors de cette exposition, vous découvrirez des extraits de poèmes écrits sur du papier, sur des murs, des poèmes récités, de la poésie imagée et des objets déposés par vous, ainsi que les résultats de deux ateliers, un d'affiches-slogan et l'autre d'attentats poétiques. »

Le dossier *Poésie insoumise : une questionneuse enragée* a été rédigé pour l'occasion. Il « présente l'état de nos réflexions sur ce qu'est la poésie, ce que signifie, pour nous, l'insoumission et un chapitre est consacré à la résistance poétique pendant la Seconde Guerre mondiale. »

La rencontre commence par la lecture d'un extrait du livre *Aïe ! un poète* de Jean-Pierre Siméon (l'extrait qui avait été lu pendant le vernissage) qui représente bien l'expo que la Bibliothèque a voulu mettre en place :

« Ça existe encore, des poètes ?

Mais il y en a aujourd'hui plus que la Terre n'en a jamais porté, hommes ou femmes, jeunes ou vieillards, parleurs ou chanteurs, faiseurs de livres ou crieurs des rues et je parie qu'il n'y a pas de lieu au monde, de l'Afrique au Groenland, de la Sibérie aux Caraïbes, qui n'ait ses poètes.

Vous voulez savoir à quoi ça ressemble, un poète ? Mon Dieu, à rien de particulier ! Ça ne se porte pas sur le visage. Pas d'uniforme et pas d'insigne à la bouttonnière. Pas de diplômes et pas de médailles. C'est dedans que ça se passe. Si ça se reconnaît, c'est peut-être à une certaine façon de parler des choses, même les plus ordinaires : plus secrète, plus grave, plus étonnée ou plus gourmande. En prononçant chaque mot comme s'il en valait mille, comme s'il disait bien ce qu'il dit mais aussi mille fois plus encore.

Des rêveurs ? Des songe-creux, des vagabonds, des pas-comme-les-autres, qui marchent sur les eaux ou qui volent dans les nuages avec les oiseaux et les anges ? Alors là, non, faites excuse, mais vous n'y êtes pas du tout. Un poète, ça fait ses courses et ça a mal aux dents, ça se soucie du chômage et du sida. Et quand il écrit des poèmes, il parle des choses les plus banales, qui sont celles de tout le monde : de ses doutes, de ses joies, de ses colères, de ses peurs, de ses défaites, de ses étonnements, de son désir d'être autre chose, d'être autrement, de ce qu'il ne comprend pas, de ce qu'il croit comprendre dans les instants de sa vie qui sont les instants de tout le monde. Non seulement le poète ne vit pas ailleurs, dans un beau rêve lointain, mais il n'y a pas plus passionné, plus curieux de ce qui se passe en lui et autour de lui.

La différence, il y en a une, c'est qu'il prend le temps d'y penser, de s'interroger, d'en parler : comme un enfant qui s'arrête devant le plus bête des cailloux sur le chemin et reste là, une heure peut-être, à le tourner et le retourner dans ses mains, à le peser, le caresser, le lancer, le regarder avec des yeux ronds comme des melons. Ça ne sert à rien. Strictement à rien. A rien en tous cas de ce qu'on dit important dans notre drôle de monde : ni à être connu, ni à gagner de l'argent, ni à devenir chef, ni à réussir dans la vie, ni à arrêter les guerres, ni à donner du pain à ceux qui n'en ont pas. Mais sauf votre respect, à quoi ça sert de dire « aïe ! » quand on reçoit une pierre sur le pied, ou « je t'aime » à un beau visage ? Et comment faire pour ne pas le dire ? »¹

Une discussion s'en suit avec les Citoyens, sur la diversité de formes des poèmes, leurs sonorités, etc. Mais le poétique n'est pas que présent dans l'écrit, il peut être dans l'image, etc. L'un des travailleurs des Territoires explique qu'une scène du film *American Beauty*, de Sam Mendes (DreamWorks, 2000), incarne un peu ce décloisonnement du poétique : la scène du sachet en plastique volant, qui incarne la beauté...

<https://www.youtube.com/watch?v=oTKXFe39GmE>

¹ Jean-Pierre Siméon, *Aïe ! un poète*, Cheyne éditeur, 2016, p. 9-13

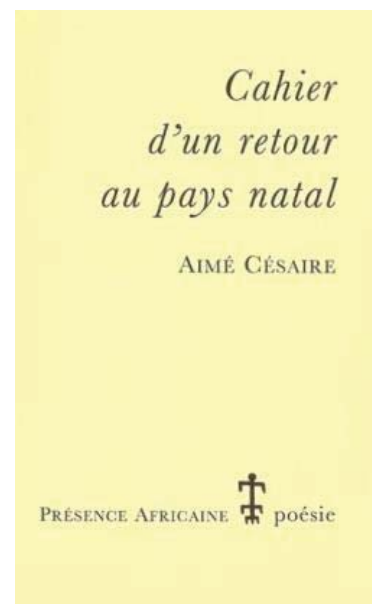


Ensuite les Citoyens ont pu la visiter et ont même pu choisir un élément de l'expo qui avait retenu leur attention et expliquer pourquoi (par exemple, le boulier car c'est un élément assez attractif, un slogan, un objet, ...). Pour terminer, on a présenté le dossier de l'exposition : *Poésie insoumise : une questionneuse enragée*.

Présentation de livres

Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Édition Présence Africaine, 2000

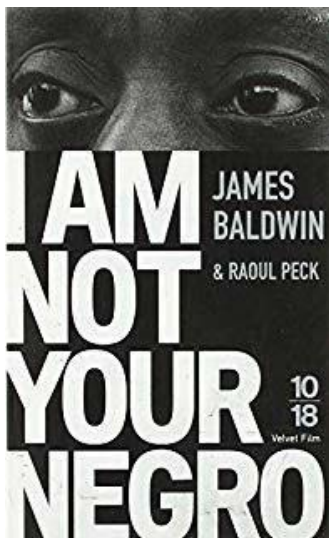
« Et nous sommes debout maintenant, mon pays et moi, les cheveux dans le vent, ma main petite maintenant dans son poing énorme et la force n'est pas en nous, mais au-dessus de nous, dans une voix qui vrille la nuit et l'audience comme la pénétrance d'une guêpe apocalyptique. Et la voix prononce que l'Europe nous a pendant des siècles gavés de mensonges et gonflés de pestilences, car il n'est point vrai que l'œuvre de l'homme est finie que nous n'avons rien à faire au monde que nous parasitons le monde qu'il suffit que nous nous mettions au pas du monde mais l'œuvre de l'homme vient seulement de commencer et il reste à l'homme à conquérir toute interdiction immobilisée aux coins de sa ferveur et aucune race ne possède le monopole de la beauté, de l'intelligence, de la force et il est place pour tous au rendez-vous de la conquête et nous savons maintenant que le soleil tourne autour de notre terre éclairant la parcelle qu'à fixer notre volonté seule et que toute étoile chute de ciel en terre à notre commandement sans limite. » (source : site éditeur)



Une Citoyenne parle de « Négritude », un courant littéraire et politique, créé durant l'entre-deux guerres, rassemblant des écrivains noirs francophones (comme Aimé Césaire). Lié à l'anticolonialisme, elle désigne l'ensemble des caractéristiques et valeurs culturelles des peuples noirs, revendiquées comme leur étant propres, ainsi que l'appartenance à ces peuples. D'une certaine manière, cela fait écho aux racines de la Citoyenne. Elle rapporte également les souvenirs de son voyage en Martinique, terre créole, peuplée de

descendants d'esclaves. Cette mémoire y est commémorée, mais les courants contemporains parlent également de celle des premiers habitants de l'îles, des peuples indigènes.

James Baldwin et Raoul Peck, *I am not your negro*, Éditions 10-18, 2018

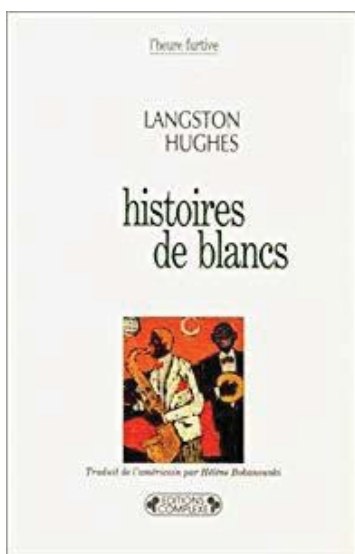


« Ce que les Blancs doivent faire, c'est essayer de trouver au fond d'eux-mêmes pourquoi, tout d'abord, il leur a été nécessaire d'avoir un "nègre", parce que je ne suis pas un "nègre". Je ne suis pas un nègre, je suis un homme. Mais si vous pensez que je suis un nègre, ça veut dire qu'il vous en faut un. » [James Baldwin]

« Dans ses dernières années, le grand écrivain américain James Baldwin a commencé la rédaction d'un livre sur l'Amérique à partir des portraits de ses trois amis assassinés, figures de la lutte pour les droits civiques : Medgar Evers, Malcolm X et Martin Luther King Jr. Partant de ce livre inachevé, Raoul Peck a reconstitué la pensée de Baldwin en s'aidant des notes prises par l'écrivain, ses discours et ses lettres. Il en a fait un documentaire – salué dans le monde entier et sélectionné aux Oscars – aujourd'hui devenu un livre, formidable introduction à l'œuvre de James Baldwin. Un voyage kaléidoscopique qui révèle sa vision tragique, profonde et pleine d'humanité de l'histoire des Noirs aux États-Unis et de l'aveuglement de l'Occident. » (source : site éditeur)

Une Citoyenne raconte une anecdote du livre autour du film *La Chaîne* (1958) avec Sidney Poitier et Tony Curtis. C'est l'histoire de deux prisonniers (noir et blanc) qui s'évadent. Une scène du film montre Sidney Poitier dans le train et Tony Curtis n'arrivant pas à monter dedans. Il décide alors de sauter du train pour aller l'aider : « A ce moment, les blancs progressistes se sentirent soulager mais les noirs pensèrent « remonte dans le train, imbécile ! ».

Langston Hughes, *Histoires de blancs*, Complexe, 2000



« L'Amérique « art déco » blanche et noire des années vingt percée au scalpel.

Poète, auteur dramatique, romancier et nouvelliste, Langston Hughes (1902-1967) fut non seulement une des très grandes figures de la renaissance du Harlem de l'entre-deux-guerres, mais également l'un des écrivains noirs américains les plus féconds de ce siècle. Ses œuvres ont été traduites en espagnol, allemand, néerlandais, chinois, japonais, usbek etc...

A propos de ces nouvelles parues en 1934, l'écrivain américain dira qu'elles « valent celles d'Anton Tchekhov et de Katherine Mansfield ». (source : site éditeur)

Une Citoyenne intervient pour parler d'un documentaire réalisé par Amandine Gay, sorti en 2017 qui s'appelle « Ouvrir la voix » et qui interroge 24 femmes noires européennes issues de l'histoire coloniale. Quand est-ce qu'on se sent différent ? Que l'on remarque qu'on est « noir » ? → Une des personnes interviewées répond « Quand le regard des autres nous le fait remarquer. Moi, j'ai découvert que j'étais noire à l'école ». Ce film parle donc d'afrofémisme, mais aussi de cette prise de conscience identitaire, et de la discrimination. Un des membres met en évidence qu'au-delà d'un racisme bien réel, il peut y avoir parfois aussi une forme de projection. Par exemple, dans le même documentaire, un des participantes mentionne avoir découvert des pralines au chocolat en forme de main, vestige symbolique selon elle des mains coupées au Congo par les colons belges. En fait, il s'agit des « mains d'Anvers », des pâtisseries issues du folklore anversois... Le symbole de la main est visible partout à Anvers.

Pour traiter ces questions, il ne convient pas que de se pencher sur le mécanisme de discrimination, et la personne discriminée, mais également sur le privilège du groupe dominant. Cela peut être plus éclairant.

Article du « Soir » (25 mars 2019) : « Poésie – Résistance »

L'article parle d'un compte Twitter au Venezuela (de 40 000 abonnés) qui publie des poèmes.

Poésie-résistance

Entre les messages politiques et les appels à l'aide pour trouver des médicaments, les comptes Twitter du Venezuela laissent place à des rimes et des alexandrins, une forme de résistance aux rigueurs de la crise. Dans un pays rongé par les pénuries et la violence, les amoureux de la poésie la défendent dans ses moindres recoins. Une bibliothèque spécialisée, un prix de la jeune poésie, des ateliers d'écriture et de traduction et même un compte Twitter, dont les administrateurs se retrouvent dans les trois petits bureaux de la fondation « La Poeteca », à Caracas. « La Poeteca est issue du compte Twitter "Team Poetero" créé en 2013, qui compte aujourd'hui près de 40.000 abonnés et publie quatre ou cinq poèmes par jour », raconte Ricardo Ramirez, directeur de la Fondation. En 2016, il a lancé le concours de jeunes poésies et en 2018, ouvert la bibliothèque, en grande partie grâce à des dons privés. Les vers mis en ligne font notamment écho au désenchantement entre les slogans de l'opposition et ceux du gouvernement. (afp)

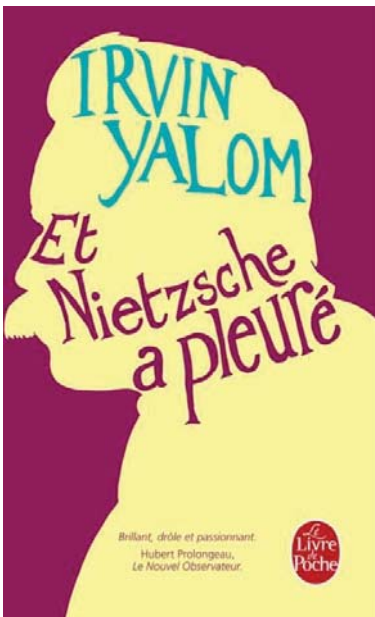


Une Citoyenne pense que la poésie est plus présente et active quand un pays traverse une période « noire » (guerre, violence, pénurie, ...) → Despotisme, dictature. Le groupe discutent et rebondit sur ce postulat. La poésie ne ressort pas nécessairement plus. Le poétique est en outre multiple. Par contre il est vrai qu'il est

un bon moyen pour exprimer une sensibilité, lors d'une période émotionnellement forte (le rationnel n'est pas suffisant).

Lors de la rencontre précédente, « Le problème Spinoza » avait été évoqué. Cette fois-ci, un autre livre d'Irvin Yalom est présenté.

Irvin Yalom, *Et Nietzsche a pleuré*, Le Livre de Poche, 2010



« Venise, 1882. La belle et impétueuse Lou Salomé somme le Dr Breuer de rencontrer Friedrich Nietzsche. Encore inconnu du grand public, le philosophe traverse une crise profonde due à ses relations orageuses avec Lou Salomé et à l'échec de leur ménage à trois avec Paul Rée. Friedrich Nietzsche ou le désespoir d'un philosophe. Le Dr Breuer, l'un des fondateurs de la psychanalyse. Un pacte secret, orchestré par Lou Salomé, sous le regard du jeune Sigmund Freud. Tout est là pour une magistrale partie d'échecs entre un patient extraordinaire et son talentueux médecin. Mais qui est le maître ? Qui est l'élève ? Qui soigne qui ? Et c'est à une nouvelle naissance de la psychanalyse, intense, drôle et machiavélique, que nous convie Irvin Yalom. » (source : site éditeur)

Le livre se déroule principalement à Vienne, en Autriche, au cours de l'année 1882, et raconte la rencontre fictive, orchestrée par Lou Salomé, entre le docteur Josef Breuer et le philosophe Friedrich Nietzsche. C'est une évocation romanesque de la naissance de la psychanalyse et de celle de la philosophie de Nietzsche. On y rencontre certaines des principales personnalités de la fin du XIXe siècle à Vienne.²

Il aide à comprendre la pensée de Nietzsche (sa pensée qui d'ailleurs aura été détournée et instrumentalisée par les nazis). Malgré que ce soit un roman, on y retrouve des éléments réels comme de la correspondance entre lui et sa sœur (qui a épousé un nazi...que Nietzsche n'aime pas, et qui utilisera ses écrits...), des éléments de sa pensée, etc.

Le documentaire « La folie de de Nietzsche », de Hedwig Schmutt, diffusé sur Arte en 2017, aborde cette partie de sa vie.

<https://www.youtube.com/watch?v=FCfnv99wEfg>

Nietzsche n'était pas facile à lire, la forme romanesque permet donc une forme de vulgarisation. Pour la Citoyenne, il avait un style d'écriture parfois poétique.

² https://fr.wikipedia.org/wiki/Et_Nietzsche_a_pleur%C3%A9

- Moment débat sur la philosophie entre les Citoyen.ne.s

Joumana Haddad, *J'ai tué Schéhérazade : confessions d'une femme arabe en colère*, Actes Sud, 2010

« Si vous abordez ces pages en quête de vérités que vous croyez déjà connaître ; si vous espérez être conforté dans votre vision orientaliste, ou rassuré quant à vos préjugés anti-Arabes ; si vous vous attendez à entendre l'incessante berceuse du conflit des civilisations, mieux vaut ne pas poursuivre. Car je ferai dans ce livre tout ce qui est en mon pouvoir pour vous « décevoir ». » C'est en ces termes que Joumana Haddad s'adresse au lecteur occidental avant de lui expliquer comment elle et ses semblables peuvent être des femmes libres dans un monde arabe pourtant ravagé par le despotisme et l'obscurantisme.

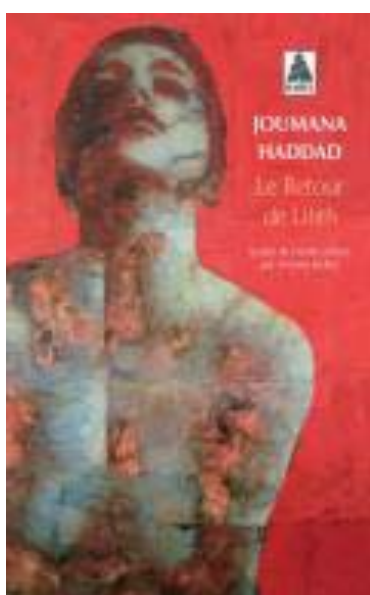
Mêlant témoignage personnel, méditations, poèmes, elle raconte d'abord ses premiers émois, lectrice toute jeune encore du marquis de Sade, puis son expérience d'adolescente qui grandit dans une ville en guerre, Beyrouth, puis de jeune femme écrivant de la poésie libertine, enfin de femme de quarante ans qui édite le premier magazine érotique en langue arabe.

Tuer Schéhérazade, c'est à la fois vivre et penser en femme libre, en femme arabe et libre, comme il en existe tant... qu'on s'interdit de voir et d'entendre. » (source : site éditeur)



Joumana Haddad est une écrivaine, poétesse et militante féministe qui se bat pour les droits des femmes arabes. Elle a écrit un autre livre où elle prend Lilith comme figure centrale. Lilith, première femme d'Adam (avant Ève) et créée comme son égal, est une femme rebelle et insoumise. Elle le quittera d'ailleurs !

Joumana Haddad, *Le retour de Lilith*, Actes Sud, 2011



« Dans ce texte poétique sensuel et fervent, Lilith la scandaleuse devient la porte-parole de toutes les femmes libres d'être et d'aimer.

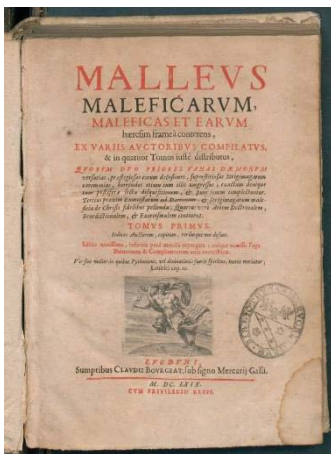
Par l'auteur de *J'ai tué Schéhérazade*. « Je suis Lilith la femme destin. Aucun mâle n'échappe à mon sort, et aucun mâle ne voudrait m'échapper, Je suis la vierge Lilith, visage invisible de la libertine, la mère amante et la femme homme. La nuit car je suis le jour, le côté droit car je suis le côté gauche, et le Sud car je suis le Nord. Je suis la femme festin et les convives. On m'a surnommée sorcière ailée de la nuit, déesse de la séduction et du désir, reine des plaisirs solitaires.

On m'a délivrée du carcan de procréatrice pour que je sois le destin immortel. Je suis Lilith aux seins blancs. Irrésistible est mon charme car mes cheveux sont noirs et longs, et de miel sont mes yeux... » Lilith, c'est la première femme, compagne d'Adam qui a fui le paradis car elle refusait de se soumettre à l'homme dont elle se considérait l'égale ; la menaçante, la tentatrice, que la Bible ne mentionne qu'à contrecœur et la plupart du temps sans la nommer, sur laquelle la tradition hébraïque est plus prolixe mais pas moins accablante.

Elle est l'incarnation de la féminité primale, celle que le mâle redoute car elle est capable de se libérer de son emprise, voire de prendre le pouvoir par la ruse. Elle se trouve donc associée aux sorcières, aux serpents, aux sirènes, aux goules... en un mot aux créatures démoniaques capables d'asservir l'homme. Mais elle est aussi et pour les mêmes raisons une figure de la féminité glorieuse, puissante et libre, revendiquée par les féministes depuis les années 1970.

Rien d'étonnant donc à voir l'auteur de J'ai tué Schéhérazade s'emparer de ce personnage biblique dans un texte incandescent, pour évoquer la féminité dans son plein épanouissement, la femme égale de l'homme dans le désir et dans l'accomplissement. Ce long poème en prose sensuel et fervent s'inscrit dans la même tradition que certains quatrains d'Omar Khayyâm ou les poèmes d'Abû-Nuwâs, avec lesquels il partage un érotisme joyeux indissociable de la vraie liberté d'être et d'aimer.

« De la flûte des deux cuisses monte mon chant, Et de ma luxure s'ouvrent les fleuves. Comment pourrait-il ne pas y avoir de déluge, A chaque fois qu'entre mes lèvres verticales brille un sourire ? » (source site éditeur)



A l'évocation de cette icône féministe, deux Citoyennes mentionnent qu'elles lisent actuellement des choses sur les sorcières, notamment sur le fameux *Malleus Maleficarum* (« Marteau des sorcières », c'est-à-dire marteau contre les sorcières), un ouvrage religieux qui a été utilisé pour justifier la persécution de femmes, comme sorcières...(pour plus de détails, voir les Citoyens du Livre #21 (31/10/2018))

Changement de référence. Egalement poétique s'il en est. Le poétique dadaïste et surréaliste.

Un Citoyen nous raconte une anecdote sur la Première Guerre mondiale. Les pays n'étaient pas bien préparés à la guerre et en 1915, il manquait alors de munitions. S'ensuit alors une « crise » qui fit que les Français et les Allemands « commandèrent » leur artillerie l'un chez l'autre. Dans les tranchées, les soldats voyaient leur propre armement leur tomber dessus.

Face à ces paradoxes, des personnes prennent conscience que notre société est mortifère et absurde...C'est un choc. Ce sentiment va inspirer certaines personnes qui vont créer le mouvement dadaïste, puis d'autres le surréalisme.

Les surréalistes pensent que tout le monde peut écrire un poème et changer le monde : « Il n'existe pas plusieurs espèces de poésie qui se distingueraient les unes des autres par leur nature. Mais seule existe la Poésie, dont les aspects et les moyens d'expression varient à l'infini, selon les époques de l'histoire, selon les civilisations et selon la destinée des hommes. D'où la nécessité, dès le départ, de prévenir une possible confusion : la poésie surréaliste, pour parfaitement situable qu'elle soit, ne constitue pas, dans le vaste monde de la poésie, un domaine réservé, jalousement refermé sur ses secrets. Elle ne se laisse pas réduire à une formule ; elle ne peut être ramenée à un petit nombre de principes techniques dont l'application

donnerait toutes garanties quant au résultat obtenu. Si vous écrivez, suivant une méthode surréaliste, de tristes imbécillités, ce sont de tristes imbécillités »³.

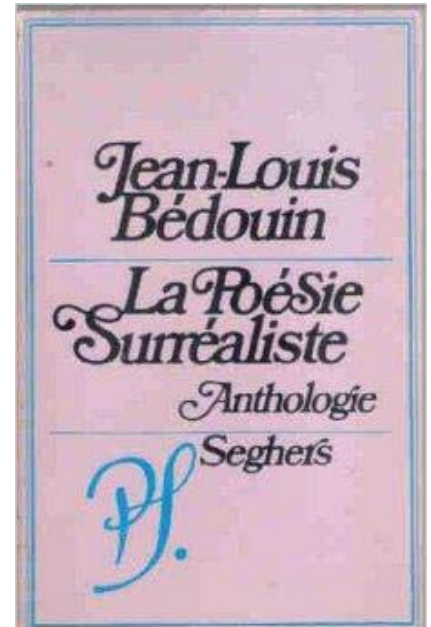
Jean-Louis Bédouin, *La Poésie Surréaliste*, Éditions Seghers, 1977

« La poésie surréaliste n'est pas d'essence différente de celle de toute poésie authentique. Elle est une et multiple, ainsi que l'attestent la diversité de ses chemins, le registre étendu de ses voix, dans le concert desquelles il n'est pas besoin d'être un spécialiste pour distinguer celle d'Eluard de celle de Breton, celle d'Aragon de celle d'Artaud, celle de Jean-Pierre Duprey de celle de Joyce Mansour.

Le surréalisme se veut "un moyen de libération totale de l'esprit" et il est, en son principe même, révolte.

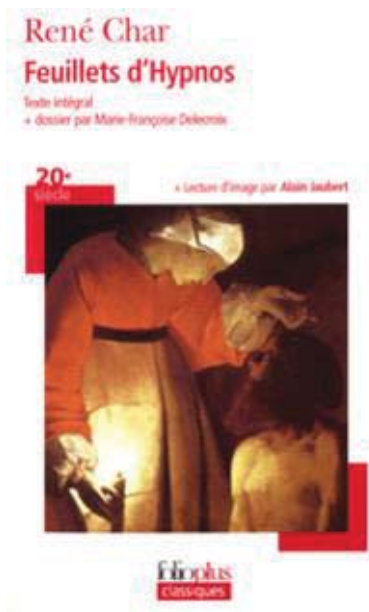
L'esprit qui l'anime se veut tourner vers l'avenir, porté vers ce qui vient, ce qui se cherche, par opposition à tout ce qui est achevé, fixé.

D'où son éblouissante actualité. La poésie surréaliste nous propose le visage le plus convulsif, le plus pur et le plus somptueux de cette "liberté couleur d'homme" dont parle André Breton. » (source : site éditeur) »



Dans celui-ci, le participant lit un extrait de poésie de Marianne Van Hirtum (pages 140 à 142), une artiste surréaliste belge.

René Char, *Feuillets d'Hypnos*, Gallimard, 2007



« Dans Folio Plus classiques, le texte intégral, enrichi d'une lecture d'image, écho pictural de l'œuvre, est suivi de sa mise en perspective organisée en six points :

- Mouvement littéraire : La Résistance, un devoir de poète
- Genre et registre : Le fragment poétique
- L'écrivain à sa table de travail : Du carnet de guerre aux Feuillets d'Hypnos
- Groupement de textes : La poésie en procès
- Chronologie : René Char et son temps
- Fiche : Des pistes pour rendre compte de sa lecture. »

(source : site éditeur)

³ Louis Aragon, *Traité du style*, Gallimard, 1928

Les *Feuillets d'Hypnos* de René Char ont été écrits entre 1943 et 1944 – lorsque le poète était engagé dans la Résistance sous le nom de Capitaine Alexandre – mais ils ne furent publiés qu'à la fin de la guerre, en 1946. « Publier sous l'Occupation aurait été une erreur car à ce moment-là, seule l'action primait. L'engagement est physique avant d'être poétique ».⁴

D'abord édités séparément, les Feuillets ont ensuite intégré le recueil *Fureur et mystère* (1948), prenant place entre *Seuls demeurent* (1945) et *Le Poème pulvérisé* (1947). Dans les années 1943, René Char était à la tête du Service Action Parachutage de la zone Durance, il se surnommait alors « Hypnos », incarnant l'homme qui veille sur son peuple durant la nuit ainsi que la Résistance en sommeil, mais prompt à s'éveiller à tout moment. Son surnom inspira en partie le titre de l'ouvrage. Dédié à Albert Camus, ami proche de René Char, le recueil partage et illustre les idées développées dans *L'Homme révolté*.

Dans *Feuillets d'Hypnos*, les poèmes prennent la forme de courtes notes, voire d'aphorismes et l'écriture se veut généralisante tout en restant méditative. Certaines de ces 237 notes poétiques se rattachent à la maxime – à commencer par la note du recueil, « ne t'attarde pas à l'ornière des résultats » – tandis que d'autres relatent avec précision les actions des Résistants, sous la forme de courts récits ou de témoignages. Cependant beaucoup sonnent comme de simples constats, des pensées saisies sur le vif que le poète consigne sur le papier pour ne pas les laisser disparaître. Les écrire, c'est aussi donner à ces notes de terrain une portée méditative et poétique, ce qu'Heidegger appelle le Dichtg.⁵

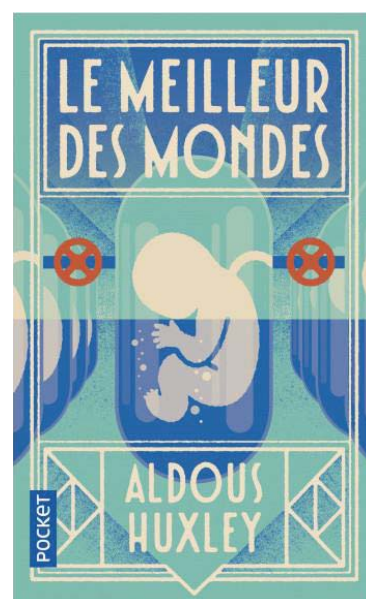
Plusieurs extraits sont lus qui traitent de la vie dans le maquis, des femmes tondues à la Libération, de personnes opportunistes qui deviennent résistants...à la fin de la guerre et se présentent pour plus « pures que pures », etc.

La lecture de ses fragments évoque à une Citoyenne la mémoire de sa maman, une ancienne résistante liégeoise, qui ne parlait jamais de la guerre. Seuls des petits fragments, anecdotes émergeaient parfois.

Une participante parle d'une lecture qu'elle partage avec sa petite fille pour l'école.

Aldous Huxley, *Le meilleur des mondes*, Pocket, 2017

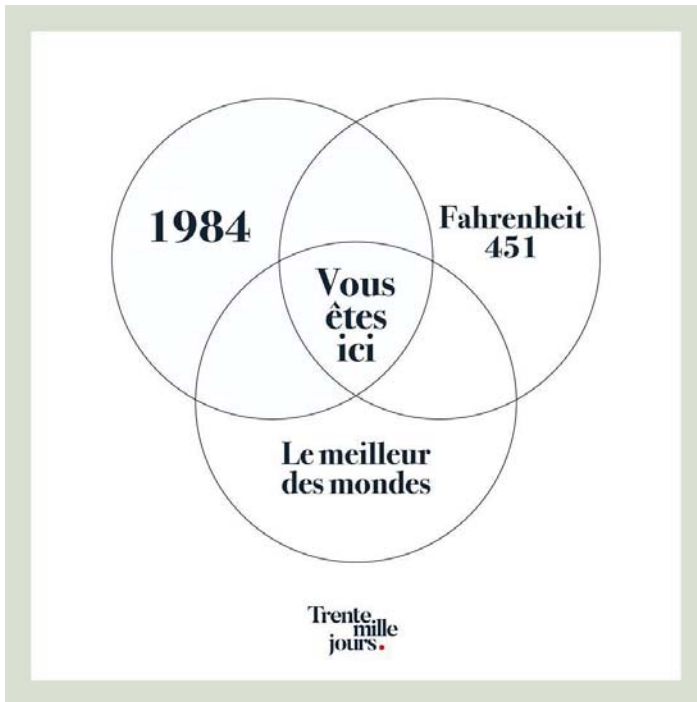
« Bienvenue au Centre d'Incubation et de Conditionnement de Londres-Central. À gauche, les couveuses où l'homme moderne, artificiellement fécondé, attend de rejoindre une société parfaite. À droite : la salle de conditionnement où chaque enfant subit les stimuli qui plus tard feront son bonheur. Tel fœtus sera Alpha – l'élite – tel autre Epsilon – caste inférieure. Miracle technologique : ici commence un monde parfait, biologiquement programmé pour la stabilité éternelle... La visite est à peine terminée que déjà certains ricanent. Se pourrait-il qu'avant l'avènement de l'État Mondial, l'être humain ait été issu d'un père et d'une mère ? Incroyable, dégoûtant... mais vrai. Dans une réserve du Nouveau Mexique, un homme Sauvage a échappé au programme. Bientôt, il devra choisir : intégrer cette nouvelle condition humaine ou persister dans sa démente... » (source : site éditeur)



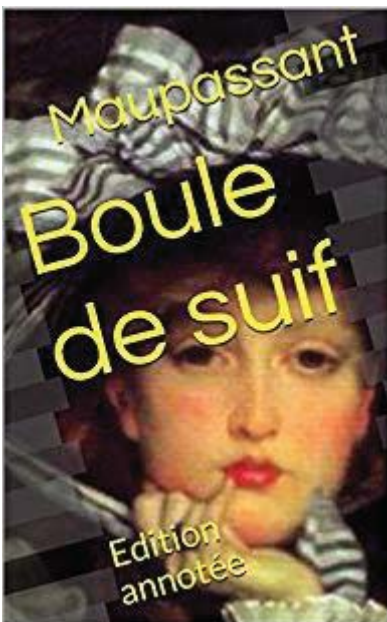
⁴ <https://fresques.ina.fr/jalons/fiche-media/InaEdu06405/rene-char-feuillets-d-hypnos.html>

⁵ https://fr.wikipedia.org/wiki/Feuillets_d%27Hypnos

Il ressort qu'Aldous Huxley, avec son ouvrage sorti en 1932, apporte un regard lucide et quelque peu visionnaire sur l'évolution de la société : le contrôle totalitaire à travers le divertissement, le plaisir, mais aussi les manipulations génétiques, les technologies, les inégalités.... La conversation fait le raccord avec *1984* de George Orwell. Ces dystopies disent-elles des choses de notre monde actuel ? C'est plus que probable...



Guy de Maupassant, *Boule de suif*, [s.n.], 2016



« Rouen, occupé par les Prussiens, durant la guerre de 1870. Des bourgeois tentent de fuir la ville en diligence. Parmi eux se trouve une prostituée, celle qu'on surnomme Boule de suif. Tous vont abuser de sa générosité et la forcer à céder au chantage sexuel d'un Prussien. Maupassant dresse ici un portrait inégalé de l'hypocrisie et de la lâcheté humaines. Il condamne sans appel la guerre et la classe dirigeante, paternaliste et profiteuse. Il nous communique toute sa tendresse pour une fille au grand cœur, symbole d'une résistance vouée à l'échec. »
(source : site éditeur)

Jeswyn Ward, *Le Chant des revenants*, Belfond, 2019

« Seule femme à avoir reçu deux fois le National Book Award, Jesmyn Ward nous livre un roman puissant, hanté, d'une déchirante beauté, un road trip à travers un Sud dévasté, un chant à trois voix pour raconter l'Amérique noire, en butte au racisme le plus primaire, aux injustices, à la misère, mais aussi l'amour inconditionnel, la tendresse et la force puisée dans les racines.

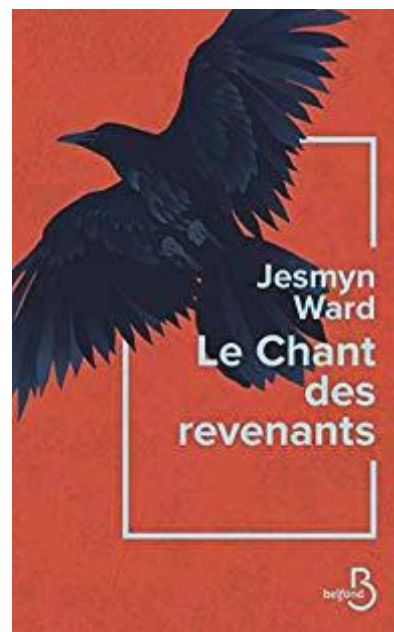
Jojo n'a que treize ans mais c'est déjà l'homme de la maison. Son grand-père lui a tout appris : nourrir les animaux de la ferme, s'occuper de sa grand-mère malade, écouter les histoires, veiller sur sa petite sœur Kayla.

De son autre famille, Jojo ne sait pas grand-chose. Ces blancs n'ont jamais accepté que leur fils fasse des enfants à une noire. Quant à son père, Michael, Jojo le connaît peu, d'autant qu'il purge une peine au pénitencier d'État.

Et puis il y a Leonie, sa mère. Qui n'avait que dix-sept ans quand elle est tombée enceinte de lui. Qui aimerait être une meilleure mère mais qui cherche l'apaisement dans le crack, peut-être pour retrouver son frère, tué alors qu'il n'était qu'adolescent.

Leonie qui vient d'apprendre que Michael va sortir de prison et qui décide d'embarquer les enfants en voiture pour un voyage plein de dangers, de fantômes mais aussi de promesses... »

(source : site éditeur)



L'émission « La Grande Librairie » a rencontré Jesmyn Ward, et propose une longue interview d'elle par ici :

<https://www.youtube.com/watch?v= V1-0aGxauM>

Événement : Les journées Imagine demain le monde (24-28 avril 2019)

Les journées s'articulent autour de différents thèmes :

- Climaction !
- Réoxygéner la démocratie
- Besoin d'utopies
- Migrations positives
- Entreprendre pour le bien commun
- Quand le Sud nous inspire
- Tous en transition !

Le jeudi 25 avril, l'événement se passe à la Cité Miroir. Il y aura diverses activités, ateliers, ... Pour en savoir plus → <http://www.imagine-magazine.com/pdf/LES%20JOURNEES%20IMAGINE.pdf>

Cette rencontre se clôture. Merci à toutes et tous.

A bientôt !

Prochaine rencontre des Citoyens du livre :

Le mercredi 15 mai 2019, à 18h sur le thème « Chanson Française »